



Jean-François VERNAY, *Forteresses insulaires*, Les éditions Sans Escales, 2022.

Fanny DECHANET-PLATZ, docteure en Littérature française et enseignante.

Le récit de Jean-François Vernay, *Forteresses insulaires*, déploie successivement deux fictions, « Celui qui vivait dans l'obscurité » et « Celui qui se prêtait à rêver », dans le cadre enchanteur – donc trompeur – d'une île du Sud.

La première de ces fictions nous fait entrer dans la genèse d'un meurtre dont l'horreur renvoie aux mythes les plus anciens et la lancinance psalmodique de certains passages au *Dracula* de Stoker. La seconde ouvre sur le monde enfantin de Benjamin, empreint de merveilleux, mais dont une fêlure profonde transforme peu à peu le paradis végétal en une cabane-camisole.

Les portraits des deux héros, Seth pour « Celui qui vivait dans l'obscurité », Benjamin pour « Celui qui se prêtait à rêver », sont volontairement brouillés parce qu'ils vivent une existence recluse et solitaire dans laquelle l'imaginaire tient une place au moins aussi grande que la vie réelle : leur portrait est donc celui de leur psyché, de leur imaginaire bien plus que de leur être complet qui demeure inconnaissable.

Ces deux fictions représentent deux versants à la fois opposés et réflexifs parce que ces deux personnages renvoient des images inverses (âge mûr / enfance ; noirceur / clarté ; prédation / création) mais surtout similaires. Car si tout tend à opposer « l'obscurité » du premier récit et le « rêve » du second, les termes mêmes qui les désignent rappellent combien l'un naît de l'autre et que les visages de nos vies – comme ceux des fictions – sont des masques qui nous hantent.

Solitudes

Le premier trait d'union entre ces deux récits et ces deux personnages est la solitude de cette Presqu'île de l'Oubli qui donne leur cadre et leur tension aux événements : l'insularité métaphorise la solitude mais la presqu'île rappelle qu'elle est subie en soulignant le lien problématique qui relie malgré tout l'être solitaire aux autres : « Jadis elle était reliée au reste de l'île tropicale par un isthme que les autorités se sont empressées de rompre pour plus de sûreté ». Ce lien paradoxal est la mise au ban de la société des hommes dont témoignent bien, dans les deux fictions, la bête traquée qu'est Seth

et l'enfant qui ne reçoit que peu de visites qu'est Benjamin. Sans même connaître les lieux de Nouvelle-Calédonie à l'origine de ces forteresses insulaires, on comprend que ces deux personnages sont marginalisés et cherchent à échapper, chacun à sa manière, à la souffrance d'être le « sauvage », la « bête » ou le « métis », l'enfant sans père. Des « fêlés » peut-être.

L'enfermement est, lui aussi, à double lecture puisque l'être s'isole précisément pour échapper au poids de la solitude : la grotte de Seth comme la Forteresse Vide de Benjamin sont les lieux d'un jeu – macabre ou enfantin – qui vise à redonner un sens à ce qui n'en a plus : « Du sens, ne serait-ce qu'*in fine*. Enfin du sens ! » Car, on le sent très vite, quelque chose nous échappe, le fil de ces deux récits se dérobe – comme l'ami de Benjamin, Fil, qui semble, à plusieurs reprises, une construction imaginaire de l'enfant et disparaît finalement. Qu'il s'agisse de la scène fondatrice du drame de Seth – racontée deux fois, pour mieux mettre en évidence combien le lecteur est le jouet du héros machiavélique de « Celui qui vivait dans l'obscurité » – ou des dialogues de Benjamin avec la souris Mattoïd, de sa métamorphose en papillon, l'écriture joue à nous faire perdre le fil et à flouter la frontière du réel, du rêve/du cauchemar et de la folie. Celle-ci n'est jamais toutefois donnée comme une explication aux aventures réelles et psychiques des personnages mais comme une lecture possible à laquelle Jean-François Vernay semble préférer la pluralité créatrice de l'imaginaire.

Puissances de l'imagination

Les deux héros habitent l'imaginaire dans deux tonalités différentes : infernale, démoniaque ou féerique. Seth déroule pour le professeur Van Helsing (nouvel écho à Stoker) l'origine de son mal, le journal de ses actions jusqu'à ce que le contrepoint avec ce que le lecteur croit être la réalité révèle la nature mythique du personnage. Benjamin erre sous les frondaisons qui ombragent le « pavillon » où il vit dans l'atmosphère des contes, comme un petit Prince étonné et blessé par le monde des hommes, fuyant dans ses « rêvasions » et jouant avec son ami Fil qui apparaît en pointillé – ou en « filigrane » – et dont un fil de coton semble être l'origine, au moins onomastique.

Mais les échos entre leurs univers sont puissants : Seth comme Benjamin sont maîtres en leur domaine : dieu des Enfers ou jeune monarque aux yeux pers. Ne citons auprès d'eux que la figure du serpent. Elle est lovée – et inquiétante – dans les deux récits sous la forme du Banian Constrictor qui effraie Benjamin et le renvoie à sa solitude, à ses peurs profondes, et sous celle de l'ogre-reptile qui sévit dans l'obscurité de la grotte de Seth, pulsion de mort faite homme.

Enfin, les deux héros sont, au sens propre du terme, des êtres de fiction, c'est-à-dire les personnages des fictions qu'ils se créent. Seth a converti son amour du langage, celui de la psychanalyse et de la littérature, en une haine du genre humain qui l'incite à une véritable dévoration des livres et des hommes, à une vampirisation totale. Benjamin, comme Fil son double, semble

appartenir à l'histoire d'un « garçon pas comme les autres » tout droit sorti du récit qu'on lui a lu quand il était enfant.

Vertiges et circularité

On le comprend, ces « Forteresses insulaires » sont construites sur un emboîtement infini des fictions, qui s'amplifie à chaque fois en fin de récit. Il montre combien la fabulation – celle d'un enfant ou celle d'un adulte – double, triple les lectures possibles d'une existence. Ainsi, c'est la transformation d'un personnage en récit, en mythe, qui est ici proposée. La mise en mots de leur trajectoire est rendue visible par la pluralité des voix, les effets de citations, les mots-valises qui nous font entrer dans l'univers de pensée des personnages, leur manière de s'approprier le langage, entre articulation et manducation. Leur imaginaire est le réel protagoniste du livre, sans qu'il soit possible de démêler s'il enferme ou libère les héros. Le vertige de leur origine – géographique, ethnique, sociale, littéraire, intertextuelle, métatextuelle – offre un nombre infini d'interprétations et de sens.

Pourtant, la structure en diptyque confère un cadre solide à ces deux fictions foisonnantes : si les pistes sont brouillées, elles restent contenues dans le miroir inversé que les deux récits se tendent l'un à l'autre. La lumière irréaliste et douce de « Celui qui se prenait à rêver » vient apaiser la tragédie de « Celui qui vivait dans l'obscurité ». La circularité des deux textes permet alors de saisir toute la puissance de l'imaginaire. Le rêve est en effet la seule échappatoire *réelle* à ceux qui sont prisonniers.